

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-D. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,
Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5,

AFFAIRE WAÏSSE

Nous continuons à recevoir de toutes parts des notes, des renseignements et des documents à propos du procès dont nous sommes menacés.

Par un excès de prudence des plus louables, nos correspondants ont soin de ne pas nous adresser leurs communications par la voie de la poste.

Nous espérons, d'ailleurs, que nous n'aurons pas à faire usage de ces communications, et que les héritiers de M. Waïsse ne donneront pas suite à une plainte qui ne peut amener absolument rien de bon pour la mémoire de leur parent.

Nous espérons également que dans le cas où, contre notre attente, le procès se poursuivrait, il nous sera donné de connaître enfin les noms, qualités et domiciles des héritiers de M. Waïsse qui ont porté plainte :

— noms, qualités et domiciles qui, jusqu'à ce jour, sont enveloppés pour nous d'un voile impénétrable.

Depuis quelques jours on nous demande de diverses villes, notamment de Paris et de Marseille, des exemplaires du numéro de *la Marionnette* où se trouve l'article—objet de la plainte des héritiers (?) de M. Waïsse.

Le tirage de ce numéro se trouvant complètement épuisé, nous avons le regret de ne pouvoir donner satisfaction à ces demandes.

On lit dans la *Discussion* de samedi dernier :

« Il paraît que le journal *la Marionnette* est cité à comparaître devant M. le juge d'instruction, à la requête des héritiers Waïsse, pour diffamation envers la mémoire de ce fonctionnaire.

« Il est probable que les héritiers de M. Waïsse vont profiter de cette occasion pour établir le chiffre de la fortune qu'il avait apportée à la préfecture du Rhône, et le chiffre de celle qu'il a laissée. »

Evidemment toute la question est là.

Le grand journaliste se subdivise encore en journaliste de l'opposition et journaliste officieux.

La feuille où nous écrivons étant un petit journal non pourvu de la marque ronde de cinq centimes, il nous est difficile, sans tomber dans un traquenard, de faire bien saisir les distinctions de ces deux nouvelles espèces ; voici pourtant une marque qui permettra de les reconnaître infailliblement :

Si vous lisez dans un papier public : — La santé de *Machin* est de plus en plus florissante ; c'est un journal officieux.

Si vous lisez dans un autre : — La santé du même *Machin* devient de plus en plus chancelante, — c'est un journal d'opposition.

Il n'y a pas à se tromper.

Le petit journaliste, lui, n'a pas besoin de verser aucune somme à l'Etat ni de faire marquer son papier, — mais il lui faut autant que possible remplacer cela par de l'esprit, de la verve et de l'entrain, s'il veut être lu ; — il lui est permis de parler de si peu de choses, qu'il doit s'efforcer d'en parler d'une façon intéressante.

Cela ne signifie pas que tous les journalistes ont de l'esprit, — mais qu'ils devraient en avoir.

Il existe, comme de juste, une rivalité marquée entre le petit journaliste et le grand journaliste : celui-ci traite celui-là de léger, de frivole, de faiseur de cancan, et celui-là celui-ci de lourd, d'épais, de pateux... mais ceci rentre dans une autre catégorie.

Mœurs du journaliste. — Le journaliste est accusé généralement de mener une conduite déréglée, — ce qui n'est pas complètement exact. Souvent, en effet, le journaliste est marié, père de famille et vit avec autant de régularité qu'un employé de Préfecture. Ce qui leur a fait cette réputation de malandrins, — c'est que quelques-uns fréquentent les coulisses, les filles d'opéra et mangent au cabaret, — mais combien ne voyez-vous pas de commerçants, de notaires, d'avocats, de médecins, de militaires et d'agents de change en faire autant ?

Politique des journalistes. — Depuis quelque temps le journaliste a pris une habitude déplorable : lorsqu'il est embarrassé du choix d'un sujet, — il attrape un de ses confrères et lui dit des gros mots, — l'autre répond par des mots non moins gros, — la chose va croissant pendant quelques jours ; puis

PARTIE OFFICIELLE

Lettre à feu M. Waïsse

M'sieu le Sénateur,

Paraît que quand les genses sont feu, ça chauffe crânement. Je sais pas si dans les fins fonds vous que vous lanticannez vote panaire brodé, vos crachats et vos placards de la Légion-d'honneur, les jambes à six sous vous amènent la *Marionnette*, un journal un peu ben tramé, nom d'un rat ! mais que n'avait pas encore été ordi quand vous ne vous êtes escanné pioncer le quart-d'heure éternel. Pourtant, je me pense que si vous n'allez de fois que gna, licher vote tasse de café chez le Casati de là-bas, vous n'avez reluqué dans les papelards publics que gn'a de graignement à c'te heure avé ceusses que n'ont agrafé vote magot, et le p'pa qu'Embaume, mon patron. Y disent comme ça que la *Marionnette* n'a manigancé de dire-fama-

FEUILLETON de la MARIONNETTE

PAR LE PETIT BOUT DE LA LORGNETTE

Le Journaliste.

Définition. — Le journaliste est un monsieur jeune ou vieux, qui chaque jour ou chaque semaine écrit sur un papier de forme carrée ou rectangulaire qu'on envoie par la poste, à des gens appelés abonnés.

Autrefois le journaliste se nommait gazetier ; il se bornait à publier quelques cancan de ruelles, et quand ses petites histoires n'étaient pas du goût des gentilshommes de l'époque, on le faisait bâtonner proprement par des valets. Depuis les immortels principes de 89, la chose a changé, on ne bâtonne plus les journalistes, — on les provoque en duel ou on les traduit en police correctionnelle, — mais nous y arriverons tout-à-l'heure.

Espèces de journalistes. — On distingue deux sortes de journalistes : le grand et le petit. La différence qui existe entre eux, — c'est que l'un écrit sur la politique et l'économie sociale, — et l'autre pas.

Il n'est point excessivement malaisé d'être grand journaliste, — il suffit pour cela de verser dans les caisses du gouvernement trente ou cinquante mille francs, selon qu'on demeure en province ou dans la capitale, — de faire mettre tous les jours sur un papier une petite marque ronde qui coûte cinq centimes et d'écrire sur ledit papier : *L'horizon politique s'assombrit*, — ou *l'horizon politique se dégage*, nos rapports avec les grandes puissances sont excellents, ou deviennent de plus en plus tendus, etc. — Il y a comme cela une assez grande quantité de phrases toutes faites, au service de toutes les opinions, — et qui sont fort commodes parce qu'ainsi on n'est point tenu à de grandes recherches de style.

lorsque le vocabulaire ne contient plus d'injures, on s'en va sur le pré se donner un coup d'épée ou se tirer un coup de pistolet, — après quoi on devient les meilleurs amis du monde. — Il vaudrait mieux commencer par là, — voici pourquoi : les gens qui assistent à la bataille se disent naturellement : « Il faut que les journalistes soient de bien grandes canailles pour se traiter de la sorte, car enfin « ils doivent se connaître. » Et ces réflexions jettent de la déconsidération sur le corps ; je sais bien que tous les journalistes n'emploient pas leur encre pour ce dire des sottises, — mais imaginez-vous trente négociants seulement se traitant chaque semaine de coquins et de voleurs, — on finirait par croire que tous le sont.

Ennemis du journaliste. — Le journaliste a pour ennemis naturels le Procureur impérial et ses substitués ; — tous ses malheurs lui viennent de là, de sorte qu'il n'a point pour eux une tendresse excessive et qu'il ne perd pas l'occasion de leur décocher quelques malices : ce dont on se venge à grands coups de réquisitoires.

Dangers du journalisme. — Le plus grand danger que court un journaliste, c'est d'être traduit en police correctionnelle, il y a à peu près deux ou trois cents règlements qui peuvent le mener là ; aussi je ne vois guère le moyen de s'en sortir pour peu que les magistrats y mettent de la bonne volonté.

Rarement le journaliste est acquitté : — évidemment parce que rarement il est innocent.

Une des choses pour lesquelles le journaliste est le plus ordinairement recherché, c'est la diffamation.

La diffamation est une invention bizarre qui empêche d'appeler un chat un chat et Rollet un fripon. Ce délit est puni très sévèrement par de la prison, de l'amende et des dommages-intérêts.

Le fâcheux c'est que cette loi très rigoureuse pour attaquer le journaliste devient toute bénigne pour le défendre.

On a vu dernièrement un journaliste de Paris obtenir vingt sous de dommages-intérêts pour avoir été accablé de grossièretés les plus ordurières ; mais si l'on dit la moindre chose d'un garde-hampêtre ou d'un préfet... ah ! parbleu ! l'exemple ne se fera peut-être pas attendre...

ROB-ROY.

tions à vote endroit et y se sont alignés en baudevant la m'man Justice pour qu'elle affute ses romaines à l'intention de vote memoire.

Moi, que machine adromadairement quèques imprimaisons dans c'te boutique et que bajaffe de gandoises dans l'ateyer du p'pa qu'Embaame, ça m'arregade pas ; c'est de z'affaires ousque je veux pus fourrer mon picou, je me méfie de c'tte grande baraque apondue en bas de Forvières, et j'aime-rais mieux grimpoter six fois mon cintième avè vint siaux d'eau, trois balles de platte et cinq corbeilles de mitron que de chiner mes fumérons et mon sarsifis à l'en-haut de c't'escayer que fait face au pont de l'Archevêché. Mon p'pa et ma grand' m'ont toujours bagassé comme ça que valait mieux s'engueuler une semaine avè un quarteron de buyandières que n'aller faire de reverences à M'sieu le Procureu, au M'sieux ses sus-têtus.

C'est vrai que je sis qu'un pauve canezard, que n'a pus piqué de tête en Saône qu'appris de leçons et que connaît mieux les gobilles, la fiarde et le quinet que la rebrique de c'te gaillarde de Thémis, et si je n'étais évité à m'escanner pour pitrogner de z'invisites à ce M. que juge l'instruction des gesses, je me tromperais de chemin, ben sûr, et je filerais du côté de la mère Brigousse. Tandis que mon patron y sait où ça se trouve les griffiers, les z'hussiers, les juges, les persidents, tous les gens conséquents de la bande, ça le connaît.

Enfin tout ça c'est de blague inutile, mais ça qui est censément la vérité du bon Guieu, M'sieu le feu, c'est que le p'pa qu'Embaame n'a rendu une pièce avè tout plein de crapauds et de z'arballettes, et que les coups de polissoirs paraissent trop à l'endroit, ça fait que les prud'hommes n'ont aeu de z'idées que gn'avait de dire-famation envers vote memoire. J'ai ben empoigné le papelard, j'y ai tourné, viré et retourné, je n'ai épelé c'te affaire ousqu'on vous avait cogné, je n'ai z'épliché les lettres, V-A, VA, I, I, avè un trumeau sus l'I, deux S-E, VAISSE, eh ben, j'ai pas reluqué qu'on dire-famait ren de vote memoire. Y a pas mèche de se fourrer dedans, on a pas bajaffé que vous z'aviez pas de memoire.

D'ayeurs ça serait pas canant de bagasser de z'affaires insemblables, pace que c'esse pas vrai que vous aviez pas de memoire. A l'incontraire, faut que vot cabosse n'aye été rudement pontelée, la medée de vote interrigence chenusement nette et le peigne de vote memoire n'était bigrement fin et n'avait ses dents chicardement ajustées. Fallait que vote Esselence se rencogne dans le cerveau tous les gones que s'abattiont z'à plat ventre pour n'obtiendre une audience, une place ; toutes les conturbations indiscrettes à reganiser, tous les pecuniaux que fallait ramier pour la Ville, toutes les rues que fallait demolir, les maisons à bâtir, les terrains n'a vendre, les pavés à brandigoller, les quais à sigroler, et celera, et celera. Les cancornes, les panosses, les galavards que rebriqueriont de z'insurtes à vote memoire, ne seriont de matrus galopins bons n'à fourrer à l'Antiquaille ou aux St-Jean de-Dieu. De memoire ! mais vous n'en aviez tant que ça et pis encore, pisque n'y en reste encore à payer !

Alorse, pourquoi donc que vos z'héritiers n'ont fait de z'incamos et de z'arias, pourquoi qu'y n'ont gueulé que la Marionnette n'avait debobiné de dire-famation de vote memoire ? Tout ça c'est de z'histoires pour de rire ; velà l'affaire, je vas vous détrançaner ça à la bonne flanquette.

Les Lyonnais que n'ont tout plein d'amiquié pour vous n'ont maginé de vous flanquer en estatie, à la Tête-d'Or, pour que vos z'œils ne pussent apincher la colonne des eaux que vous n'avez éventée, et pis que si vous n'aviez de z'idées de licher un brin, vous ne vous dépondiez de vote pié-de-stable pour filer au Chalet ousque vous n'alliez chiquer de légumes avè vote conseil

general, que ça vous faisait gasser les boyes de satisfasson ; eh ben ! la Marionnette n'a révassé que vous n'aviez rebriqué quèques gandoises pour l'inauguration de vote estatie. Ya pas de mal, t'y pas, M'sieu ? ça semblait que vous ne disiez à tous les cavets de c'te bonne poutrône de ville que vous n'aviez fait de z'économiques, et que vos z'héritiers n'auraient de picailons, pace que vous n'aviez pas mangé vote St-Frusquin à la Bourse ou ayeurs, comme y en a beaucoup. Et on appelle ça de dire-famation ! Mais sus c'te boule charogneuse du monde, tous les cavets que traient leur viande de ci, de là, de partout, ne voudriont n'êtres riches, et qu'on leur z'y disc. Si c'est pas vrai qu'on a ramié de piastres, c'est pas deshonorant, si c'est vrai, tant mieux pour ceusses qu'ont aeu l'aime de manigancer un petit bour-sicot.

Moi, si quèques-uns n'alignaient en ronde, en coulée ou en batarde que je piautre dans les jaunets jusqu'au corgnolon, ça m'irait cranement, quand même je sis ablagé de misère et que je grolasse dans la bassouille de la povreté, pace que ça me ferait avoir de crédit chez le mitron et le marchand de vin. Je les z'y sinerais pas en dire-famation ; à l'incontraire, je leur ferais mimi à la pinctette. Mais parait que ceusses que n'ont groupé vos patards n'oyent pas la jugeotte ben nette et ça m'embête, pace qu'y n'ont de z'airs de dire que ma boutique à blague n'esse une pas grand chose, et que les gones que virent le rouet à bajafferies de la Marionnette ne sont tous des fourrachaux, des guerdins et des arsouilles.

Ah ! M'sieu Waïsse, si vous poviez vous bannier un brin du côté de Lyon, je me magine aprésent que je vous ai débaroulé c'te affaire, vous ne goberiez les esplications de çui là que s'applatit devant vote feue Esselence, feue Senatorice et feu Prefette, avè dix onces de respect et un quarteron d'ébarliaudement.

GUIGNOL

Cetoyen éliseur, conturbable et minis-trable de Lyon.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

— Notre courrier d'Espagne nous apporte de graves nouvelles : on a arrêté toutes les fandangas et tous les boleros de la péninsule. Dans la dernière rencontre cinq guitares ont perdu leurs cordes et trois menchos andalous sont restés sur le carreau.

— Des renseignements particuliers nous affirment qu'on dresse en ce moment la statistique complète de toutes les fortunes des hauts fonctionnaires de l'Empire — pour servir à l'histoire de notre temps.

— Les grandes chaleurs et l'abondance des melons font sentir leur influence en Italie. Les habitants de l'ex-royaume des Deux Siciles s'agitent beaucoup en ce moment et le cabinet italien peut à peine résister au mouvement. Les papiers publics en font foi.

— On nous annonce qu'en apprenant l'explosion de Metz qui a mis plus de cent hommes hors de combat, le roi de Prusse a immédiatement renvoyé dans leurs foyers pareille quantité de soldats de sa Landwher. Bonne nouvelle pour le désarmement européen.

A TRAVERS LA SEMAINE

Le compte-rendu des séances du Conseil général est décidément une des plus intéressantes lectures qu'il soit possible de rencontrer.

Dans la séance du... , la date m'échappe, M. le Sénateur a été autorisé à souscrire pour cinq exemplaires de l'ouvrage de M. Chantelauze, intitulé : *Histoire des Comtes du Forez et des Ducs de Bourbon*. Le montant de la souscription doit être pris sur le crédit réservé pour dépenses imprévues.

Parbleu ! qui se serait jamais attendu à acheter l'ouvrage de M. Chantelauze.

**

S'il existe un homme commode pour les assassins, c'est assurément M. Tardieu.

Voilà un malheureux qui a reçu trois ou quatre coups de marteau sur la tête, qui a eu la figure labourée par un couteau, le nez enlevé à moitié, — et qui prétend que tout cela est le résultat d'une chute malheureuse dans son corridor.

Un peu plus, il avouerait s'être arrangé lui-même ainsi, — afin de se procurer quelques distractions.

A la place du parquet, je ne me mettrais point en peine de rechercher les coquins dont M. Tardieu lui-même s'efforce de garantir l'impunité : leur liberté, en effet, ne présente aucun danger pour le reste de la société, — car il est bien certain que s'ils ont quelque nouveau coup à faire, — ils réserveront leurs fureurs pour ledit M. Tardieu qui se montre si bon à leur égard.

Seulement, ils feraient bien de le prévenir d'avance, afin qu'on leur préparât quelques rafraichissements.

**

J'ai lu dernièrement l'annonce de la vente judiciaire de la *Buvette Orientale* par le ministère de etc., etc.

Ces malheureuses affaires d'Orient ne peuvent jamais bien marcher.

**

On a crié beaucoup et souvent avec raison contre l'urbanité insuffisante des employés de chemins de fer, aussi est-il juste de signaler les cas de politesse comme on signale les cas de grossièreté.

J'ai entendu un employé procéder ainsi à la vérification des billets :

— Messieurs, vos billets, s'il vous plaît ; veuillez vérifier si vous ne les avez pas égarés.

Impossible, n'est-ce pas, de mettre plus de délicatesse dans l'exécution d'un règlement.

**

A propos de chemins de fer, vous est-il arrivé d'essayer d'entrer par mégarde dans le compartiment réservé aux Dames seules ?

A peine a-t-on mis le pied sur la marche qui vous élève jusqu'à ce sanctuaire où se réfugient les vertus farouches, — qu'on voit apparaître une figure ridée et rechignée qui, avec la grâce d'un bouledogue, vous invite à passer à un autre wagon.

Une chose remarquable, en effet, c'est que jamais on n'aperçoit une jolie femme dans le compartiment des Dames : il est fréquenté le plus ordinairement par des vierges hors d'âge ou des matrones catarrheuses qui se défendent d'elles-mêmes contre les séductions, — et je me suis toujours demandé par quelle aberration d'esprit ces malheureuses prennent tant de précautions pour défendre une vertu que personne ne songerait jamais à attaquer.

Il y a quelques jours M. Boisard, directeur de la prison de St-Joseph, promu à des fonctions plus élevées, a réuni dans la salle de l'administration le personnel des employés pour leur faire ses adieux et les recommander à M. Peyre, son successeur.

On nous écrit que cette petite scène a été fort touchante : M. Boisard, en effet, avait su, dans ses difficiles fonctions, s'attirer l'estime et l'affection générales. Autant qu'il était en lui, il s'efforçait d'adoucir les rigueurs du règlement, et de rendre moins pénible la détention des prisonniers qui ne le verraient point partir sans regrets.

Il nous est permis d'en parler sagement, car notre directeur a pu lui-même apprécier l'affabilité et les excellents procédés de M. Boisard pendant un séjour de quelques mois à St-Joseph.

Souhaitons que M. Peyre, son successeur, ait hérité de sa bienveillance et de son aménité.

Par le temps qui court, MM. les directeurs de prisons ne sont point indifférents aux journalistes.

On parle toujours du malheureux accident de Metz.

Qui est ce qui disait donc que nous sommes à la paix ?

Les cartouches partent toutes seules.

JACQUES DANIEL

LES MILLIONS DE MM. X, Y, Z.

Il se passe de notre temps des choses qui sortent de l'ordinaire.

Un monsieur arrive sans un sou vaillant, parfois avec des dettes ; quelques années s'écoulent et le pauvre d'hier, l'endetté de la veille étale à nos yeux éblouis et stupéfaits des châteaux, des terres, des sacs d'écus, des liasses de billets de banque et des faisceaux de valeurs admirablement cotées.

D'OU SORT tout cela ?

D'OU VIENT cette fortune rapide, acquise en moins de temps qu'il ne faut à un employé surnuméraire pour obtenir une place de quinze cents francs d'appointement ?

Ah ! nous le savons, quelques-uns de ces millionnaires improvisés viendront nous dire avec l'aplomb et l'effronterie qu'inspire le succès :

— Moi, l'origine de ma fortune est claire comme eau de roche, je suis un spéculateur heureux, j'ai organisé une société par actions j'ai acheté des terrains, construit un chemin de fer, tripoté des valeurs de bourse ; tout cela a marché comme sur des rails, j'ai couvert mes actionnaires de dividendes et si j'ai en caisse quelques dizaines de millions ce n'est que justice.

Ceux-là on les connaît, au bout de quelques années, les dividendes s'éteignent, les actionnaires se ruinent, l'heureux spéculateur met en lieu sûr les millions qu'il a empochés, et chaque jour les tribunaux eux-mêmes se chargent de nous apprendre que ces financiers de génie ne sont que de vulgaires escrocs.

Oui, ceux-là on les connaît, mais il y en a d'autres !

Il y en a d'autres qui ne sont pas des spéculateurs par métier, qui n'organisent pas des sociétés, n'achètent pas des terrains, ne construisent pas des chemins de fer, — d'autres honorés d'une haute fonction, d'autres auxquels on confie un poste important avec mandat de veiller sur la chose publique.

Cette place, cette fonction est accompagnée d'une rémunération annuelle de cinquante, soixante, quatre-vingts ou cent mille francs.

Hé bien ! s'il est avéré, reconnu, établi que le jour où ils meurent, ceux-là laissent une fortune qui se nombre par six zéros à droite ;

Une fortune qu'ils n'auraient pu acquérir en plaçant chaque année à la caisse d'épargne le montant intégral de leurs appointements et en vivant par conséquent d'eau claire et de harengs secs.

Alors, nous le demandons à tous les honnêtes gens, — est-il permis de témoigner quelque étonnement ? —

est-il permis de se faire cette question que nous posions à nos premières lignes :

D'OU SORT TOUT CELA ?

Oui, cela nous semble permis, — parce que c'est une chose mauvaise de laisser s'étaler impudemment des centaines de mille francs et des millions dont l'origine est inavouée et inavouable.

Parce que le spectacle de ces fortunes subites est un spectacle immoral qui tendrait à dégoûter les honnêtes gens de gagner laborieusement et honorablement leur vie et celle de leur famille.

Parce qu'enfin, il serait par trop commode d'avoir et l'honneur et l'argent, — quand on n'a pas mérité l'un et qu'on n'a pas gagné l'autre.

J. D.

HISTOIRES ÉPOUVANTABLES

Un Drame domestique.

Il était tombé une averse pendant la journée : les feuilles tout humides de pluie brillaient comme des émeraudes sous les rayons un peu pâles du soleil déclinant à l'horizon, au moindre frissonnement de la brise les gouttes d'eau suspendues aux arbres tombaient avec un petit bruit discret, et de temps en temps un oiseau secouant ses ailes mouillées sautait d'une branche à une autre en faisant entendre une joyeuse roulade.

L'air était imprégné de mille parfums, on sentait cette odeur terreuse qui s'échappe du sol après une longue sécheresse, et à la chaleur étouffante du jour avait succédé une sorte de langueur mystérieuse qui de la nature se communiquait aux sens...

Un cavalier apparut dans la principale avenue de la forêt : le cheval, la bride nouée sur le cou, s'avancait doucement, les sabots s'enfonçaient sans bruit dans le sol détrempe, froissant quelques feuilles déjà jaunies et tombées.

Bercée par la marche lente et régulière du cheval, une jeune femme assise, presque couchée au-devant de la selle, la taille soutenue par le bras du cavalier, la tête appuyée contre son épaule, — dormait ou paraissait dormir.

Marthe était charmante ainsi, ses petites mains sortaient à demi des poignets resserrés des manches de son manteau, ses longs cils s'étendaient sur ses yeux fermés semblables à un voile transparent, ses cheveux blonds un peu défaits, laissaient échapper quelques mèches capricieuses à travers lesquelles venait jouer la brise.

Par moments, le jeune homme s'amusait, lui aussi, à caresser de son souffle ces petites mèches folles, — ce qui amenait un vague sourire sur les lèvres de la dormeuse.

Et ils marchaient ainsi à travers le bois solitaire, se laissant aller à ce charme indéfinissable d'être tout entiers l'un à l'autre, de ne faire qu'une seule vie et de s'aimer loin de tous, sans autres témoins que les grands arbres qui agitant leurs panaches verts, semblaient saluer ces heureux de l'adultère !

Le mari de Marthe était un gentilhomme campagnard, héritier d'un grand nom et qui n'avait su continuer l'illustration de ses ancêtres qu'en faisant la guerre aux lièvres et aux perdreaux.

Malgré cela, il aurait cru indigne de lui de ne point prendre l'air rébarbatif des portraits cuirassés et blindés qui ornaient sa salle à manger ; il avait le verbe bref et saccadé, il marchait sec et droit, sanglé dans ses vêtements, ses petits yeux étaient enfouis sous des sourcils broussailleux et ses moustaches se hérissaient comme les crins d'une brosse à ongles.

Depuis une heure Jean-Louis-Christophe de Cornebac se promenait à grands pas, maugréant des corbleu, des morbleu, des palsambleu et tous les jurons en bleu qui

depuis des siècles étaient en usage dans sa noble famille.

On dînait d'ordinaire à cinq heures au château, il en était six, le baron avait une faim terrible, — et Marthe n'était pas là. Quand elle arriva, on se mit à table sans dire mot, on n'entendait d'autre bruit que le craquement des robustes mâchoires du baron de Cornebac.

Marthe paraissait inquiète, le silence du baron ne lui présageait rien de bon, car elle sentait en lui une sorte de grondement intérieur réfréné à grand-peine.

— Marthe, dit-il, après le second plat, qui a pu vous retarder ainsi ? — Et il fixait sur elle ses petits yeux perçants comme une vrille.

Madame de Cornebac pâlit un peu et un léger tremblement agita ses lèvres quand elle répondit qu'elle était allée porter des secours à un malade du voisinage...

— Qui se porte à merveille, reprit le baron d'une voix cassante, puisque mon garde l'a surpris braconnant sur mes terres...

Marthe, de pâle devint rouge, elle sentit quelques gouttes de sueur perler à ses tempes, et convulsivement elle serra sa fourchette en se disant ce mot terrible pour une femme coupable : — il sait tout !

Le baron ne la quittait pas des yeux, elle se sentait impuissante à cacher son trouble croissant, tout son corps était en proie à un tremblement nerveux.

— Mais mangez, Madame ; vous ne mangez pas, continua le baron !

Et avec un ricanement sinistre, il lui tendit une omelette apportée sur la table depuis quelques minutes.

Marthe voulut faire un effort pour manger, mais en vain, sa gorge était serrée à ne pas laisser passer une goutte d'eau, et repoussant le plat elle dit d'une voix faible : Je n'ai pas faim !

— Ah ! vous n'avez faim ! Connaissez-vous, Madame, les devoirs d'une honnête femme ?

A ces mots, Marthe se vit perdue, la honte de sa faute, sa réputation perdue, son nom livré au scandale public, tout cela passa devant ses yeux comme autant de fantômes terribles, — elle comprit qu'elle n'avait de salut que dans la clémence de M. de Cornebac, émue et frémissante elle se leva prête à se jeter à genoux...

— Le baron la saisit par le poignet.

— Le devoir d'une honnête femme, dit-il, est de ne point fuir la maison de son mari...

— Grâce, murmurait déjà la malheureuse, courbée et défaillante sous le poids du remords.

— Le devoir d'une honnête femme, continua impitoyablement M. de Cornebac, est de... Marthe s'affaissa, — est de surveiller sa cuisine et de ne point laisser brûler les omelettes ?

L. BERNARD.

1261 2961

ALLUMETTES-BOUGIES

Au café :

— Garçon, un bock, s.-v.-p.

(Dix minutes s'écoulent et, comme Malbrough, le garçon ne revient pas ; fureur du consommateur ; — enfin le Ganimède en veste noire reparait apportant la consommation demandée.)

— Cré mille noms d'un thug ! garçon, est-ce que vous vous f...ichez de moi ; voilà plus d'un quart d'heure que j'attends !

— Dame ! — Monsieur m'a dit comme ça :... Garçon, un bock, s.-v.-p. — J'ai supposé que cela voulait dire : Sans-Vous-Presser.

Un journal, — je ne sais plus lequel, — prétendait dernièrement, qu'en cas de guerre, l'intention du maréchal Niel était de faire une campagne d'hiver.

Le fait est qu'il est plus rationnel et préférable d'aller au feu l'hiver que l'été.

X..., appelle toujours sa maîtresse : Mon petit chou. — L'autre jour un de ses amis lui disait : — Tu devrais l'appeler Chou de Bruxelles !
La dame est, en effet, passablement contrefaite.

Un général russe, en tournée d'inspection, venait de haranguer les officiers du 101^e et avait terminé ainsi sa chaude allocution :

* Nous ne saurions nous montrer trop reconnaissant, Messieurs, envers l'Empereur à qui nous devons tout. »
— Hum, — murmura un jeune sous-lieutenant, — je dois bien aussi quelque chose à mon tailleur.

— Dis donc, Gugusse, t'as donc une maîtresse ?
— Oui, mon vieux, et une dame de la haute, encore !
— H-O-T, HOT, T-E, TE, HOTTE.

Le jeune C..., lui aussi, croyait avoir fait la conquête d'une dame de la haute ; la veille, à Bellecour, elle l'avait regardé d'un œil qui n'avait rien de crevé ; il l'avait suivie, après la musique, et l'avait vue rentrer dans une maison de fort belle apparence ; il s'enquit du nom de la personne et le lendemain à midi, il alla hardiment toctoyer à sa porte. — Je désirerais parler à Mme Z..., dit-il à la bonne qui était venue ouvrir. — Mon Dieu, Monsieur, Madame n'est pas encore levée, si vous voulez avoir l'obligeance de repasser plus tard. — Fort bien.

Et C..., repassa, en effet, à trois heures de l'après-midi, — mais, hélas, on lui fit, cette fois-là encore, la même réponse que ci-dessus.

— Décidément, murmura notre homme en descendant les escaliers quatre à quatre, — décidément cette dame est trop au lit pour être honnête.

La semaine passée, la Provence était en liesse, c'était la fête des *Félibres*.

Quand donc cette fête-là sera-t-elle pour la France une fête nationale ?

En d'autres termes, quand donc tous les Français seront-ils enfin *faits libres* ?

S. STRABAN.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — Tout le monde a dû être comme moi, passablement étonné, en lisant en tête de l'affiche de mercredi dernier : « Mlle Singelée ayant été indisposée lors de son deuxième début, demande à le recommencer. » Si ce n'est pas textuel, peu s'en faut.

J'avoue que voilà une invention à laquelle je ne m'attendais guère, et le procédé est commode en vérité. Ainsi, Mlle Singelée a fait un premier début pas heureux dans *les Mousquetaires*, un deuxième *idem* dans *le Songe d'une Nuit d'été* ; depuis elle a chanté sans début la *Dame-Blanche*, et voici qu'elle demande à recommen-

cer un deuxième début dans *les Diamants de la Couronne*. Comment donc, Mademoiselle, mais ne vous gênez pas ; il n'y a pas de raison pour ne pas annuler ces quatre représentations et recommencer un premier début dans n'importe quoi. J'engage même Mlle Bléau à déclarer qu'ayant débuté dans des conditions défavorables, elle a l'intention de redébuter de nouveau.

J'avais toujours pensé que les artistes choisissant et leurs pièces et leurs jours ou à peu près, un début était un début, et que si quelquefois, rarement, on accordait un quatrième début à un chanteur ou à une chanteuse, c'était dans le cas exceptionnel où le public le demandait. Du reste, le soir, la phrase malheureuse a disparu des affiches avoisinant le théâtre, et on s'est contenté de coller une bande avec la mention : « Sans débuts. »

Au fond, à quoi faut-il attribuer le peu de succès de Mlle Singelée à Lyon ? D'abord à la colossale réputation que les réclames lui ont faite, réputation archi-surfaite, et puis franchement, a-t-elle vraiment de la voix et du talent ? Les uns disent oui, les autres soutiennent le contraire. Bah ! si elle en a, elle finira bien par le montrer, à la condition que le verdict du public lui sera favorable.

Au fait, je songe à une chose : c'est sans doute le climat de Lyon qui influe sur l'organe de Mlle Singelée ; qui sait ? Mlle Moreau a bien été, l'an passé, forcée de s'éloigner de la scène à cause de ce meurtrier climat. N'empêche qu'on annonce la rentrée de cette très légère chanteuse, en remplacement de Mlle Bléau ; dans ce cas, il faut croire que notre climat a changé et sans nous prévenir, le farceur, car du moment que le meurtrier en question a détraqué Mlle Moreau déjà une fois, je ne vois pas pourquoi cette artiste reviendrait de nouveau s'exposer à ses coups, s'il n'avait fait amende honorable. Dans l'intérêt de sa santé, je fais des vœux pour la non-admission de Mlle Moreau.

Depuis lundi, M. Silva fait partie de notre troupe ; je ne le regrette pas trop. Si M. Silva s'est montré détestable dans *Lucie*, il s'était passablement tiré du rôle de *Robert* et de *Fernand*. Il est bien convenu que ce ténor possède un organe défectueux, mal timbré, un son de voix inégal, mais en revanche, il joue très convenablement et a de la méthode. En outre, du moment que M. D'Herblay ne nous le présente plus comme un premier ténor, mais comme une doublure destinée à suppléer seulement M. Delabranche, il n'y a que demi-mal. Evidemment si on l'avait fait débiter d'abord dans la *Favorite* et certains ouvrages dans lesquels son emploi offre moins d'importance que dans *Lucie* ou *Robert*, le public eût fait un accueil moins désagréable à M. Silva. Laissons donc à notre premier ténor les rôles d'*Edgard*, d'*Eléazar* et autres, en attendant que le dernier venu soit arrivé, — s'il se peut, — à corriger ses nombreux défauts.

M. Delabranche, d'après l'affiche, va chanter incessamment *la Juive*. Il me semble que ce rôle entre parfaitement dans ses moyens, et je me figure, qu'à la condition d'être bien étudié par lui, il ne sera pas une de ses moins bonnes créations à Lyon. Sa voix bien pleine, vibrante et étendue le servira admirablement, beaucoup mieux que dans *Lucie*, où les morceaux de force ont été vigoureusement enlevés, mais dont il n'a pas compris la délicatesse de certains passages, au premier et au quatrième acte.

M. Anthelme, — puisque sur l'affiche il n'est plus Guillot, j'ignore pourquoi, — M. Anthelme a accompli son troisième début dans la *Dame Blanche*. Notre ténor d'opéra-comique a des amis, trop d'amis, et les applaudissements exagérés de ses partisans ont appelé les sifflets de ses détracteurs. De nombreuses protestations ont été opposées à son admission. Certainement M. Anthelme ne s'est pas élevé à une hauteur incomparable dans le rôle de *George Brown*, qui a été sur notre scène le triomphe de plusieurs de nos anciens sujets. Son talent est fort diversement apprécié, néanmoins je persiste à dire que c'est là une bonne recrue, et je supplie M. Guillot de ne pas détruire, dans la suite, la bonne opinion que j'ai du talent de M. Anthelme.

Je prie aussi MM. les claqueurs d'être plus sobres de battoirs au milieu des morceaux de chants, parce que

d'après le principe qui veut que toute action amène une réaction, ils provoquent souvent des bordées de sifflets et l'artiste en scène est le premier à pâtir de leur enthousiasme. De plus et une fois pour toutes, il faut absolument que le chef des romains veuille bien prendre la peine de donner le signal des braves seulement après la dernière note d'un air et non pas au milieu, comme il le fait le plus souvent.

Allons, le métier de critique théâtrale est rude au *Salut Public* : M. Z, chargé de cet emploi n'est pas content. Parbleu M. Z s'est imaginé de quelques velléités d'indépendance dans ses comptes-rendus et il a reçu sur les doigts ; c'était justice. Il a reçu des lettres, on lui a reproché d'être vendu. Mais c'est bien clair ; les lecteurs du *Salut* lisant quelques appréciations sévères au sujet de la direction, ont naturellement supposé que quelque événement extraordinaire s'était passé. Depuis si longtemps, le journal officiel nous avait habitué à la louange exclusive de tous les faits et gestes de tous les directeurs qui se sont succédés, que les allures bien légèrement indépendantes de M. Z, ont sauté aux yeux et choqué tout le monde.

Mais qu'on se rassure ; ce pauvre M. Z, demande à grands cris un successeur et va déposer sa plume ; le *Salut* va revenir à de meilleurs sentiments et reprendre la série peu interrompue de ses braves, et ne sortira pas de sitôt de sa satisfaction en matière théâtrale comme en matières politiques.

C'est que M. D'Herblay se mettrait en colère !

FRÈRE JACQUES.

17 231

Deux nouveaux confrères viennent de naître ; hâtons-nous de leur souhaiter la bienvenue.

La *Vie Lyonnaise*, avec M. Adrien Duvand pour rédacteur en chef, prend la suite des affaires de l'*ex-Mémorial de Lyon* et de *Lyon-Journal*.

Le *Grognon*, sous la direction de M. d'Egmont.

Un troisième petit journal fera incessamment son apparition : *Le Bohême*.

Décentralisons, mes frères, décentralisons.

CORRESPONDANCE

N. B. C. — Nous ne pouvons croire ce que vous nous dites là. — Nous avons un trop grand respect de la Magistrature pour admettre que, même dans une réunion intime, on se soit permis d'indiquer d'avance la solution d'un procès à peine né.

GUIDE-INDICATEUR-LABAUME 1869

M. LABAUME fait opérer le recensement pour son **Guide-Indicateur 1869**. Les avis et renseignements devront être adressés au bureau de l'imprimerie, *cours Lafayette, 5*, ou aux Facteurs-Réunis, *passage des Terreaux*.

Messieurs les Souscripteurs sont priés de se rappeler que nos BULLETINS de SOUSCRIPTION, sur papier bleu, portent en tête :

1869, E.-B. LABAUME, Editeur.

Nous insistons sur cette indication pour prémunir nos souscripteurs contre les supercheries dont ils ont été souvent victimes.

L'**Indicateur-Labaume** est le seul qui contienne une classification par rues et numéros de maisons ; cette classification étant une création de l'éditeur, personne n'a le droit de l'imiter.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.